

Le soir, comme ses frères, il plante son sabre dans le milieu du lit. "Mais, mon mari! pourquoi plantes-tu toujours ton sabre dans le milieu du lit?" — "Ma femme, quelle est cette petite lumière que je vois là?" — "Ça fait déjà deux fois que je te le dis, et tu me le redemandes toujours. Tous ceux qui vont voir cette petite lumière n'en reviennent jamais. La vieille sorcière les métamorphose en masses de sel."

Quand la princesse est endormie, le jeune homme va voir la petite lumière. La vieille lui dit de sa voix grêle: "Prends donc cette *tite* corde et touche à ces *tis* animaux." Il répond: "Arrête un peu, toi! Je ne suis pas pour toucher à tes petits animaux." Siffle après son lion et son chien; et, quand ils *ressouident*, il leur dit: "Mon chien, mon lion, dévorez-la.... Mais attendez un petit brin. Toi, vieille sorcière, il faut que tu fasses revenir mes frères." Elle répond: "Prends le petit pot de graisse dans l'armoire et frottes-en les petites buttes que tu vois là." Prend le petit pot de graisse et frotte les buttes. Voilà ses frères délivrés et bien contents. Le lion et le chien ne font de la sorcière qu'une gueulée.

"Tiens! se disent les trois frères, nous nous ressemblons tant que la princesse ne pourra peut-être pas dire qui est son mari. Allons la voir, et ne lui disons pas qui est Petit-Jean." Comme ils arrivent au château, chez la princesse: "Qui est votre mari, belle princesse? Pouvez-vous le dire?" Elle hésite et ne sait qui prendre, puisqu'ils se ressemblent comme trois gouttes d'eau. Petit-Jean lui fait un clin-d'œil. Elle dit: "C'*ti-là*<sup>1</sup> est mon mari." — "Ah, mon bougre, tu lui as fait un clin-d'œil!" — "Oui, gredins<sup>2</sup> que vous êtes! Je ne voulais pas la mettre si en peine."

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

#### 59. LE CONTE DE FESSE-BEN.<sup>3</sup>

Une fois, c'était un vieux et une vieille. Leur seul enfant était un petit garçon; Fesse-ben, c'était son nom.

A l'âge de sept ans, Fesse-ben n'avait pas encore sorti de la maison. Son père, un jour, dit: "Fesse-ben, viens avec moi dans les bois chercher une petite brassée de branches, pour faire du feu." Parti avec son père, le petit garçon le suit à la forêt. Dans la forêt, son père lui casse une brassée de branches. "Tiens, mon petit garçon! apporte ça à ta mère, qu'elle fasse cuire de la bouillie, aujourd'hui." — "Ben, poupa, allez donc la porter, votre brassée de branches. Moi, je vas m'en casser une, et je vous rejoindrai betô." Le père parti pour la

<sup>1</sup> Pour "ce petit-là."

<sup>2</sup> Fournier prononçait "gueurdin."

<sup>3</sup> Récité par Narcisse Thiboutot, à Sainte-Anne, Kamouraska, en août, 1915. Thiboutôt dit avoir appris ce conte à Sainte-Anne; mais il ne se souvient pas de qui.

maison, Fesse-ben entre dans la ‘sucrerie,’<sup>1</sup> arrache six érables, les attache en une botte qu’il met sur son dos, et il descend chez son père. En arrivant à ras la maison, il jette sa botte d’érables à terre; la terre en branle — six érables, imaginez-vous, ça fait un tas de bois! “Dis-moi donc! crie le bonhomme son père, mon petit garçon, pourquoi en as-tu tant descendu?”<sup>2</sup> — “*Ben, poupa*, on va *pt’êt’ ben* en avoir assez pour sept ans.” Ils se mettent tous deux à débiter et à fendre ce bois. Me croirez-vous? Débité et fendu, ils en eurent pour sept ans, à brûler ce bois.

Au bout de sept ans, Fesse-ben a donc quatorze ans. Son père lui dit: “Mon petit Fesse-ben, allons chercher une brassée de bois, ce matin.” Ils partent ensemble pour la forêt. Dans la ‘sucrerie,’ le père casse une petite brassée de branches, et dit: “Tiens, Fesse-ben, apporte ça!” L’enfant répond: “Allez-vous-en avec votre brassée. Moi, je vas m’en casser une.” Le bonhomme parti, Fesse-ben arrache douze érables d’un tour de main, attache les érables en une botte, met la botte d’érables sur son dos, et descend chez son père. Arrivé à la maison, il lâche la botte d’érables à ras la maison, ce qui fait un vacarme effrayant. Des branches tombent sur la couverture, écrasent la couverture. La maison *tumbe à terre!* Le bonhomme et sa vieille, dans la maison, se font écraser, *badame!* Courant vivement chez le voisin, Fesse-ben dit: “*Quand on pense!*<sup>3</sup> En arrivant avec ma petite brassée d’érables, j’ai bien brisé la maison. Mon père et ma mère, je le *cré ben*, sont écrasés.” — “Vas-y voir, toujours; dépêche-toi!” répond le voisin. S’approchant de la maison écroulée, Fesse-ben regarde, relève les débris et les fait *revoler* dans le champ d’à côté. Son père et sa mère, il les trouve écrasés. Le voisin à qui il va le dire répond: “Un beau gars! tu fais bien mieux de partir et de ne jamais te remontrer ici, parce qu’on va te prendre et t’emprisonner.” — “Ah! il n’y a pas de danger qu’ils me prennent. Je me sauve!” Il part, marche, marche.

En chemin, il apprend que le roi du canton a besoin d’hommes. Arrive chez le roi, à qui il demande: “Monsieur le roi, vous avez besoin d’un homme ‘engagé’? Comment-c’que vous payez?” — “Je paye cinquante sous par jour.” — “C’est bon! *m’a*<sup>4</sup> travailler ici.”

Le roi, le lendemain matin, lui demande: “Ton nom?” Il répond: “Je m’appelle Fesse-ben.” — “Tu t’appelles Fesse-ben, toi? Je n’ai jamais encore entendu ce nom-là.” — “Ça se peut *ben*.” — “Comme ça, mon Fesse-ben, tu vas aller faire des fosses, aujourd’hui, avec

<sup>1</sup> Au Canada, ce mot a pris le sens de forêt ou bois d’érables où l’on fait le ‘sucré du pays.’

<sup>2</sup> Ici et dans d’autres contes, on peut remarquer que les paysans canadiens parlent du haut et du bas de leurs fermes. Cela vient probablement du fait que la plupart d’entre eux vivaient d’abord le long des vallées.

<sup>3</sup> Sens: “Qui l’aurait cru!”

<sup>4</sup> I.e., Je m’en vas...

mon homme." Fesse-ben part et s'en va travailler. Comme la terre est pas mal dure à 'mancœuvrer,' la pelle ne résiste pas longtemps au bras de Fesse-ben; casse la pelle. "S'il n'a pas de meilleures pelles que celle-là, dit Fesse-ben, moi, je ne suis pas pour m'amuser long-temps ici." S'en allant trouver le roi, il dit: "Cou'don, vos pelles sont bonnes à rien, pour travailler aux fosses." — "Comment, mes pelles sont bonnes à rien? Mon homme a toujours travaillé avec ces pelles-là." — "Si elles sont bonnes pour lui, moi, je trouve qu'elles ne valent rien." — "Eh bien! va t'en faire faire une à ton goût, chez le *forgeon*."<sup>1</sup> Fesse-ben s'en va chez le forgeron, se fait faire une pelle pesant cinq cent livres. S'en allant les montrer à son maître, il dit: "Tiens, monsieur le roi, *d'ct'heure* je suis grèyé à mon goût pour travailler aux fosses." — "Puisque tu es si bien grèyé, tu vas aller creuser une fontaine dans le rocher." — "Oui, mais avant de creuser cette fontaine, monsieur le roi, il va falloir faire un marché." — "Quel marché veux-tu faire?" — "Le marché que je veux faire avec vous? Quand j'aurai travaillé ici pour vous pendant un an, je vous donnerai une claque au derrière, au bout de l'année." Le roi répond: "C'est un marché bien aisé; j'accepte." Fesse-ben ajoute: "Puisque le marché est passé entre nous, il faut en faire un papier." Une fois le papier fait, le roi dit: "*A'ct'heure*, tu vas aller creuser ta fontaine dans le rocher."

Fesse-ben, la première journée, fait une fontaine de vingt pieds *de creux* et de quinze pieds *de rond*, dans le roc. Mais il n'y a pas une goutte d'eau. Quand le soir, il rapporte ça au roi, le roi répond: "C'est rien! travaille toujours là tant que tu n'auras pas trouvé l'eau, quand même ça serait à deux cents pieds *de creux*." L'intention du roi, c'est de faire périr Fesse-ben en remplissant la fontaine sur lui — il avait peur de lui, et voulait s'en débarrasser. Quand Fesse-ben est à travailler dans la fontaine la deuxième journée, le roi envoie quinze hommes pour *débouler*<sup>2</sup> la terre sur sa tête, quand il est au fond. Voyant la terre qui *déboule*, Fesse-ben saute dehors et va dire au roi: "Monsieur le roi, vous n'avez pas enfermé vos poules, à matin. Elles sont là à gratter au bord de la fontaine, me *déboulant* du sable dans les yeux." — "C'est rien!" répond le roi; s'ils ne les ont pas renfermés, je vas aller y aller voir." Voyant qu'il ne peut pas faire périr Fesse-ben, dans la fontaine, le roi se dit: "Il faut trouver un autre moyen."

La nouvelle courait que, dans une 'paroisse' voisine, sept diables s'étaient emparés d'un moulin à farine. Le roi se dit: "Fesse-ben, mets du grain dans des poches, attelle le bœuf, et va au moulin faire moudre le grain." Ayant mis du grain dans les poches, Fesse-ben attelle le bœuf et s'en va au moulin. Au moulin, la porte est fermée.

<sup>1</sup> Pour "forgeron."

<sup>2</sup> I.e., descend, tombe en roulant; vient de "dé" et de "boule" (n. f.).

Cogne à la porte. "Le meunier, lève-toi!" Ça ne se lève pas; personne n'ouvre la porte. "Ah, ah! il dit, arrête un peu! Si tu ne te lèves pas, je défonce la porte." Défonce la porte, entre son grain et se met à le moudre lui-même. Comme il achève de moudre son grain, il entend un train épouvantable dans la chambre voisine. "Quand j'aurai chargé mes poches de farine, se dit Fesse-ben, j'irai voir ce qui se passe là." En arrivant à sa charette, c'qu'il trouve? Le bœuf *pleumé*<sup>1</sup> et la viande toute mangée. La peau et les os, c'est tout ce qui reste. "Ah! dit Fesse-ben, ce sont les meuniers qui s'amusent; ils ont *pleumé* mon bœuf; mais ils n'auront pas tant de plaisir<sup>2</sup> *betô*, quand j'irai les voir." Cogne à la porte: "Rouvez-moi la porte!" Personne ne veut ouvrir. Donne un coup de genou dans la porte, qui défonce. Les diables tous ensemble se jettent sur lui. En *pognant* un par la queue, il l'entraîne dehors en disant: "C'est toi qui a *pleumé* mon bœuf ? Je vas t'atteler à sa place, à la charrette." Comme les six autres diables courrent après lui, il les attrape tous, et les attachant par la queue, il les attelle à la charrette. Les frappant avec une canne, il crie: "Mes maudits! si vous avez *pleumé* mon bœuf, vous allez ramener ma charge de farine."

Le roi, au château, voit arriver les sept diables attelés à la charrette. Il crie: "Fesse-ben, lâche ça, lâche ça!" — "Comment, lâcher ça? Pensez-vous qu'au moulin on *pleumera* mon bœuf et que je reviendrai sans farine?" Le roi demande: "Mais pourquoi as-tu emmené ces diables-là ici?" — "Monsieur le roi, ils ont tué et mangé mon bœuf; il n'en restait plus que la peau et les os. Comme je ne voulais pas rapporter la farine à mon cou, je les ai attelés. A'c't'heure, il faut qu'ils me promettent, avant de repartir, de ne plus mettre les pieds dans ce moulin." Aussitôt qu'il commence à leur donner la volée, les diables promettent de ne plus retourner au moulin.

Dans ce temps-là, le roi entendit conter qu'il y avait la Bête-à-renifler, dans un moulin à carder. Il se dit: "C'est là qu'il faut envoyer Fesse-Ben, pour le faire détruire. Il faut que je m'en défasse avant la fin de l'année; autrement, je serais un homme mort." Donnant de la laine à Fesse-ben, il dit: "Va la porter au moulin à carder; et tu attendras qu'elle soit prête, pour la rapporter." Prenant le *tapon*<sup>3</sup> de laine sous son bras, il part pour le moulin à carder. Mais ce n'est pas un moulin à carder : c'est la Bête-à-renifler. Elle n'avait que des petites narines, cette bête-là! Elle lui renifle sa laine. Elle aurait pu renifler une grange toute ronde. "Vous êtes trop pressés, les gens du moulin, dit Fesse-ben. J'ai peur que vous ne le soyez pas autant à me remettre ma laine." Après avoir un peu attendu, il dit: "Donnez-moi ma laine; elle doit être écardée. Vous aviez l'air si pressés d'avoir

<sup>1</sup> Écorché.

<sup>2</sup> Ici Thiboutot se sert du mot anglais "fun."

<sup>3</sup> Pour "paquet."

ma laine que l'ouvrage n'a pas dû retarder." Pas de réponse. Ne voyant personne, Fesse-ben dit: "Eh *ben!* je vas le rapporter sur mon dos, le moulin à carder. Ça sera plus commode pour l'année prochaine." Prend la Bête-à-renifler et se la met sur le dos — Il était fort, cet animal! bien plus fort que moi! Fesse-ben n'est pas encore arrivé à sept lieues de chez son maître que le château du roi veut se défaire. Ça *n'en* fait, un vent! Le château veut partir. Le roi envoie du monde dire à Fesse-ben: "Lâchez donc cette bête-là, au nom de monsieur le roi!" Fesse-ben répond: "Ça ne presse pas; c'est le moulin à carder que je rapporte pour qu'il ne soit pas aussi loin, l'année prochaine. C'est pour ça que je le rapproche." — "Lâche ça, lâche ça!" disent les gens; ne viens pas plus près: le château du roi veut se briser!" Lâchant la bête à terre, Fesse-ben s'en va trouver le roi. "Cou'don, dit le roi, en voilà des jeux pour faire briser mon château!" — "Quels jeux?" — "Oui, tu rapportais la Bête-à-renifler, et mon château voulait se défaire, tellement elle reniflait." Fesse-ben répond: "Savez-vous ce qu'elle a fait? Elle a reniflé mon *tapon* de laine. Il me fallait donc rapporter la bête pour avoir la laine." — "C'est bon, c'est bon!" dit le roi, va de suite la reporter où tu l'as prise, cette 'affaire-là.'<sup>1</sup> Ça renifle tellement que mon château en craque *su* tous les sens."

Ce n'est pas tout. Comme le roi partait en guerre contre un pays voisin, il dit, le lendemain: "Fesse-ben, tu vas aller à ma place porter le pavillon, à la tête de mon armée." — "Monsieur le roi, si vous m'envoyez à votre place, tâchez de me donner un vieux cheval; je ne veux pas être trop bien *grèyé* de chevaux." En partant pour la bataille, le roi veut lui donner une carabine. "Le roi, je n'ai pas besoin de ça," répond Fesse-ben. Et le *vlon*<sup>2</sup> parti pour aller à la rencontre de l'ennemi. Quand il en approche, il prend son cheval par la queue, et, se lançant dans les rangs de l'armée ennemie, pan, pan! son cheval à la main, il frappe de tous côtés, et il tue tous les ennemis 'à noir.'<sup>3</sup> Quand il n'en reste plus qu'une couple, des fuyards, il se regarde dans les mains: "Ah! il dit, il ne me reste plus que la queue de mon vieux cheval: le reste est tout usé! Quant à ces deux-là? Je les laisse aller." La guerre finit *d'en par là*. Fesse-ben rapporte le pavillon d'honneur.<sup>4</sup> Le voyant revenir, le roi n'est pas rougeaud,<sup>5</sup> et il se dit: "S'il faut qu'il reste ici jusqu'à la fin et me donne une claque au derrière, *m'a prendre le bord.*"<sup>6</sup>

Il lui vient à l'idée d'envoyer Fesse-ben à un endroit dangereux, dont il a entendu parler; c'est à une bâtisse remplie d'or et d'argent, et

<sup>1</sup> I.e., chose-là, c'est-à-dire la bête.

<sup>2</sup> Voilà.

<sup>3</sup> I.e., sans exception.

<sup>4</sup> La victoire.

<sup>5</sup> 'Rassuré,' i.e., il est saisi de frayeur.

<sup>6</sup> Dans le sens de "c'en est fini de moi;" expression souvent usitée parmi les paysans.

gardée tout le tour par des renforts, et *ben grèyée* de canons. Donnant deux poches à Fesse-ben, le roi dit: "Va me chercher une *pochetée* d'or et une *pochetée* d'argent à la bâtisse aux renforts. En y entrant tu donneras cette lettre au premier."<sup>1</sup> Fesse-ben prend la lettre et part à pied pour chercher une *pochetée* d'or et une *pochetée* d'argent. Avant de le laisser entrer on lui demande quelle affaire il a. Il remet la lettre, où le roi a écrit: "Tuez-le au plus vite!" On lui ferme la porte au nez. Voilà le canon et les fusils qui tirent sur lui. Les balles et les boulets lui glissent sur le ventre en s'aplatisant — il avait la peau du ventre dure comme [celle d'une] puce.<sup>2</sup> Il crie: "Tenez-vous tranquilles, mes polissons! Je n'aime pas qu'on me lance des pois, moi," Le chef dit à ses hommes: "Ayé! Tirez, et tuez-le! le roi le demande." Les balles sifflent et lui pètent dans le visage et partout; mais ce monsieur a la peau dure, *certain!* Il brise la porte avec son genou, entre, prend une *pochetée* d'or et une *pochetée* d'argent, et il revient les donner au roi. Le voyant arriver, le roi se dit: "Mais, comment ça se fait, ils ne l'ont toujours pas tué?"

Il n'y a plus que deux jours avant que l'année soit finie. C'est pourquoi le roi n'a pas grand'façon, et il évente, se demandant quoi faire.

Le bout de l'année arrivé, Fesse-ben dit au roi: "Monsieur le roi, il y a un an à matin qu'on a passé un marché." Le roi répond: "Si tu aimes mieux, Fesse-ben, m'a te donner la *pochetée* d'or et la *pochetée* d'argent plutôt que de me laisser donner une claque au derrière." — "Ah, monsieur le roi! pour une 'parole de roi!' je ne trouve pas que vous teniez beaucoup à votre honneur." — "J'aime mieux..." Tout en parlant, il se retourne vers la porte, où un *quêteux* s'adonne à rentrer. "Bon *quêteux*, comment c'que tu demandes pour te laisser donner une claque au derrière par cet homme?" — "Donnez-moi trente sous; ça sera assez." Le roi dit: "Ah, je vas vous donner cinq piastres." — "Monsieur le roi, vous êtes *ben charitable!*" Au *quêteux* Fesse-ben dit: "Venez, monsieur le *quêteux*, si vous êtes prêt. Mon temps ici est fini, et je vas vous donner ça de suite, avant de partir." Pendant qu'il emmène le *quêteux* sur la *galerie*, le roi et la reine s'en vont regarder à la fenêtre. "Etes-vous prêt?" demande Fesse-ben. Le *quêteux* répond: "Oui." Fesse-ben ajoute: "Pliez-vous un peu en vous mettant les mains sur les genoux, pour me donner une chance." Fesse-ben lui 'pousse une claque au' derrière, et voilà le *quêteux* parti à monter dans les airs, si loin qu'on l'a perdu de vue. Est-il revenu? Je ne le sais pas. L'avez-vous revu, vous autres? Moi qui suis resté ici, je ne l'ai jamais rencontré depuis.

<sup>1</sup> Chef, maître.

<sup>2</sup> Thiboutot disait "dur comme une puce."